

Annlaug Bjørnsnø
Université de Trondheim - NTNU

Le processus d'individuation dans *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau.

Une question traverse l'œuvre de Rousseau : Pourquoi les hommes changent-ils ? Dans *Les Confessions* il constate : « L'on a remarqué que la plus part des hommes sont dans le cours de leur vie souvent dissemblables à eux-mêmes et semblent se transformer en des hommes tout différens. »¹

La science de l'homme qui s'élabore au XVIII^e siècle cherche à établir des lois universelles qui définissent l'homme *en général*. Rousseau s'y oppose. Pour lui, il faut commencer par *l'individu* et ce qui constitue la particularité individuelle qualitative, c'est-à-dire son individualité². Rousseau cherche la réponse à sa question par des chemins différents, dont celui de la fiction littéraire. Malgré son hésitation et sa méfiance prononcées envers le genre romanesque – méfiance partagée avec l'intelligentsia française de son temps – il semble trouver dans la fiction une nouvelle voie de recherche. Et puisque sa question ne peut pas, de par sa nature, appeler de réponses claires ni précises, le discours d'un roman comme *La Nouvelle Héloïse* est tout aussi susceptible d'avancer certains éléments de réponse que le discours argumentatif de son œuvre philosophique ou pédagogique.

Je me contenterai pour mon propos de limiter la question de Rousseau : Pourquoi les hommes changent-ils ? en examinant le cas du changement de Julie dans *La Nouvelle Héloïse*. Mon intention est de montrer les mécanismes de son processus d'individuation et comment ils sont liés aux conceptions de Rousseau du Moi individuel et de son identité. Je soutiens que l'étude de ces mécanismes révèle la relation entre le processus d'individuation et celui de la narration, comme elle atteste le fait que Rousseau découvre et nous fait découvrir le privilège de la narration dans la formation et le développement de l'identité individuelle.

Le constat de Rousseau, selon lequel les hommes peuvent être « dissemblables à eux-mêmes », sous-entend, me semble-t-il, non seulement l'idée qu'un changement identitaire peut parvenir à l'individu au cours de sa vie, mais aussi une ambiguïté ou une scission au sein de l'individu même. Rousseau se découvre dès son jeune âge en proie à de fortes contradictions de caractère, ce qui le préoccupera toute sa vie. Rappelons-nous simplement ce titre significatif : *Dialogues. Rousseau juge de Jean-Jacques*. Et dans *Le Persifleur*, projet de périodique de l'année 1749, il s'exclame entre autres : « Rien n'est si dissemblable à moi que moi-même »³. Or, Rousseau philosophe n'a pas l'intention de cultiver cette éventuelle

¹ Rousseau 1959 : 408.

² Ma terminologie ici n'est pas conforme à celle de Rousseau : Le concept d' « individualité », entre autres, n'est attesté dans le sens que j'ai indiqué qu'en 1760 (voir *Le Petit Robert*), au temps où Rousseau écrit *Les Confessions*. Rousseau semble utiliser le terme « individu » dans le sens d' « individualité ».

³ Rousseau 1959 : 1108.

ambiguïté et de la poser comme un trait humain universel⁴, au contraire, c'est *la vérité* et *l'unité* de l'individu qu'il cherche à établir. Nous nous rappelons sa devise : *Vitam impendere vero* – consacrer sa vie à la vérité. Il tient expressément à distinguer le vrai du faux, la vérité du mensonge, l'être du paraître, l'authenticité du factice etc.

Bien des critiques font la distinction entre Rousseau philosophe et Rousseau écrivain afin de pallier l'inquiétant problème des paradoxes et contradictions que nous rencontrons dans ses écrits. Il est intéressant de remarquer combien le *philosophe* Rousseau cherche à établir des distinctions précises pour permettre des catégorisations éventuelles, et combien les résultats de ses recherches conduisent parfois *l'écrivain* Rousseau à une déconstruction des catégories. Selon Thomas Regnier : « C'est à son corps défendant, non sans répugnance - révolté presque contre lui-même – qu'il ouvre la voie aux futures valeurs du romantisme. »⁵ Autrement dit, ce sujet dissemblable à soi, qui est devenu emblématique de la poésie moderne, Rousseau en découvre les modalités tout en cherchant à y porter remède.

L'œuvre autobiographique de Rousseau montre qu'il ressent en lui-même, en tant qu'individu distinct des autres, la vérité et l'unité qui lui est propre. Mais pour affirmer son individualité devant les autres, il lui faut expliciter cette transparence intérieure. Selon Starobinski : « Rousseau ne doute pas un instant de son unité, en dépit des contradictions et des discontinuités qu'il a su lui-même accuser; il lui apparaît seulement qu'il est impossible de s'affirmer sans se raconter. »⁶ Ceci suggère que c'est dans le processus même de l'acte libre et volontaire⁷ de se raconter que se font jour les ambiguïtés, les contradictions, bref la multiplicité du moi que Rousseau, comme Julie! cherche à dompter.

Dans l'histoire de la maturation de Julie, l'on peut distinguer des étapes marquantes. D'abord, le temps de la passion entre Julie et son précepteur St Preux, vécue dans la sincérité mais ressentie comme un amour coupable. Ensuite, son choix de suivre la volonté du père et de se marier à M. de Wolmar malgré l'amour qui l'unit à St Preux. C'est ce choix, et la vie qu'elle mènera par la suite qui fait de Julie une personne d'exception, autour de laquelle toute une société d'exception se forme à Clarens. Le point ultime de sa maturation est moins ouvertement célébré dans le texte, mais non moins digne d'attention. Malgré l'apparent heureux résultat de son choix d'un mariage de raison, Julie avoue à St Preux, dans une lettre posthume, qu'elle s'est trompée sur l'essentiel, c'est-à-dire sur la relation entre les sentiments et la raison. Il s'ensuit qu'elle est forcée de modifier l'idée qu'elle se faisait d'elle-même.

⁴ Même si, dans son propre cas, il se dit posséder « un tempérament mixte formé d'éléments qui paraissent contraires; un cœur sensible, ardent ou très inflammable; un cerveau compact et lourd, dont les parties solides et massives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du sang vive et prolongée. » Rousseau 1999 : 217.

⁵ Magazine Littéraire no 409, 2002 : 65.

⁶ Starobinski 1971 : 226-227.

⁷ « ... son autobiographie sera un acte de liberté; il dira la vérité sur lui-même parce qu'il s'affirmera librement dans son sentiment. [...] La chance d'atteindre le vrai réside dans cette liberté de la parole et dans le mouvement spontané du langage. » Starobinski 1971 : 232.

Je discuterai d'abord des premières phases, en me basant sur les dernières lettres que Julie écrit à St Preux avant leur séparation forcée – ce sont surtout les lettres XII, XV et XVIII de la troisième partie du roman.

« *La Nouvelle Héloïse* est le premier roman de notre littérature où le temps transforme intérieurement les personnages », dit-on dans l'histoire de la littérature française⁸. Vu qu'il s'agit avant tout d'une évolution, il faut souligner que les circonstances des deux moments décisifs dans la vie de Julie sont très dissemblables. C'est dans son rôle de jeune fille adorée par des parents justes et bienveillants que Julie, accablée du chagrin qu'elle leur a causé, se sent forcée de se soumettre à leur volonté au lieu de suivre l'exigence de son cœur. Au moment, cependant, où Julie revient sur les arguments de sa propre décision, elle est devenue elle-même mère de famille et une personne qui jouit d'une grande autorité dans la société. Les changements de Julie sont donc un effet non seulement de son introspection, mais également de ses expériences vécues et de l'intervention d'autrui.

Revenons au drame de la rupture. Nous allons d'abord assister à un processus où Julie, son jeune âge aidant, s'efface devant la volonté et les sentiments des autres. A l'instar de la mère de la Princesse de Clèves un siècle plus tôt, la mère de Julie meurt dans le feu des événements et laisse derrière elle une fille meurtrie, déchirée de honte et de regret. Au chevet du lit de mort de Mme d'Étanges, Julie, se pliant à la force des sentiments qu'elle attribue à sa mère, se culpabilise au point de créer une histoire de parricide qui ne correspond pas à la réalité :

Non, ce n'était pas la vie qu'elle semblait quitter, j'avais trop peu su la lui rendre chère; c'était à moi seule qu'elle s'arrachait. [...] je garderai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois. (231)

Les deux lettres à St Preux qui suivent sont tenues dans un style spontané et emphatique. Une effusion de sentiments, tels sont les derniers témoignages explicites et manifestement sincères de sa propre volonté, où Julie sans réserve fait part à son amant de son propre désir. Son discours se caractérise par l'immédiateté, sans distance analytique :

C'en est trop, c'en est trop. [...] Ce triste cœur que tu achetas tant de fois, et qui coûta si cher au tien, t'appartient sans réserve; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent, il te restera jusqu'à mon dernier soupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, et je suis lasse de servir aux dépens de la justice une chimérique vertu. [...] Ah! dans le transport d'amour qui me rend à toi, mon seul regret est d'avoir combattu des sentiments si chers et si légitimes. Nature, ô douce nature! reprends tous tes droits, j'abjure les barbares vertus qui t'anéantissent. Les penchants que tu m'as donnés seront-ils plus trompeurs qu'une raison qui m'égara tant de fois ? (245-246)

⁸ Pichois 1998 : 333.

Cependant, la dernière partie de cette même lettre à St Preux nous avertit que Julie n'est pas dans une situation où elle peut choisir librement sa vie et laisser prévaloir sa propre volonté. Ainsi a-t-elle décidé d'obéir à cela et à ceux qui sont plus forts qu'elle :

N'espère point que je me refuse aux liens que m'impose une autorité sacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. [...] Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien ; mais pourtant je ne suis point un monstre, je suis faible et non dénaturée. Mon parti est pris, je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. (246)

Dans ces lignes citées, nous remarquons que Julie se définit négativement : Je ne refuse pas – je ne suis pas un monstre – je ne suis pas dénaturée – je ne veux pas désoler les autres. Cette négativité, ou refus d'une affirmation de soi, indique la scission identitaire aggravée par le fait que sa décision lui est imposée par autrui.

Dans son livre *Rousseau, éthique et passion*, Paul Audi traite entre autres des fondements de la doctrine rousseauiste sur l'identité individuelle. Selon lui, le « fonds » le plus personnel, le véritable intérêt personnel, c'est :

... le seul amour de soi, ce sentiment primitif, inné et incessant, en grâce duquel « naît à la vie » le Soi vivant. [...] C'est dans l'auto-affection de sa jouissance de soi que se fonde en effet, de manière apriorique, le sentiment d'exister [...]. (Audi 1997 : 7)

L'amour de soi, c'est « son se sentir soi-même immédiat » (ibid : 98). Le sujet même de l'amour de soi, amour solitaire, ne se pose pas comme objet d'une comparaison dans un monde ou une société donnés. Selon Audi :

Le « soi » de l'amour de soi est l'ipséité du sujet transcendantal vivant, il est *la vie* du « moi » agissant et pensant en vertu de son auto-affection primordiale, et non pas l'identité, posée comme telle par la réflexion, du moi empirique et conscient de soi qui se prend constamment lui-même pour le terme de la représentation (terme subjectif et objectif), et se détermine toujours en fonction de tout ce qu'il n'est pas et de ce qu'il ne peut pas être. (ibid : 17)

Audi oppose donc le *soi* de l'amour de soi au *soi* de l'identité empirique et consciente, ce dernier impliquant une réflexion du sujet en question ainsi que communication et interaction avec les autres. L'amour de soi, selon Rousseau, est une loi constitutive de l'existence de l'individu, c'est le désir d'exister, principe antérieur à la raison, antérieur à toute réflexion⁹. C'est une passion originellement individualisante. La réponse à la question « Qui suis-je ? » est à chercher, selon Rousseau, dans le moi intérieur, elle est une donnée de l'intuition, elle

⁹ « La source de nos passions, l'origine et le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme et ne le quitte jamais tant qu'il vit est l'amour de soi ; passion primitive, innée, antérieure à toute autre et dont toutes les autres ne sont en un sens que des modifications. » Rousseau 1969 : 491.

est immédiate et privilégie la connaissance sentimentale. Se connaître, c'est se sentir. Ainsi, selon le raisonnement d'Audi, le discours irréfléchi de Julie serait un signe d'authenticité et l'empreinte certaine de son individualité.

Quand Julie ne dispose plus de sa propre personne, sa première réaction est l'abandon total d'elle-même. Son désir d'exister, c'est-à-dire son amour de soi est paralysé sous le choc de ne plus servir sa juste fin. Par conséquent, Julie ne se voit plus que comme un objet qui sert à satisfaire au désir des autres ; si elle se donne une réalité, c'est encore dans la négativité, et sur le ton amer dont est empreint son discours :

Qu'un père esclave de sa parole et jaloux d'un vain titre dispose de ma main qu'il a promise; que l'amour seul dispose de mon cœur ! que mes pleurs ne cessent de couler dans le sein d'une tendre amie. Que je sois vile et malheureuse ! mais que tout ce qui m'est cher soit heureux et content s'il est possible. Formez tous trois ma seule existence, et que votre bonheur me fasse oublier ma misère et mon désespoir. (246)

Julie s'abandonne pour exister seulement comme une projection du désir des autres. Elle exprime clairement la perte du désir d'exister quand elle s'écrie, s'adressant à St Preux : « Ah! si je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déjà cessé de vivre ? » (lettre XII, p. 240) Et c'est un fait qu'après les deux lettres explicatives qui suivent, Julie disparaît du récit en tant que sujet auteur de lettres, et ne réapparaîtra que deux cents pages et sept ans plus tard, dans la dernière partie du roman.

Après la rédaction des lettres douloureuses dont je viens de citer quelques extraits, Julie se marie à M. de Wolmar, et elle va connaître une transformation identitaire, nécessaire au rôle qu'elle doit adopter désormais dans le récit. Non seulement elle va accepter son destin, mais elle va y voir la seule façon juste et vertueuse de vivre. Comment expliquer ce changement ? Regardons maintenant la lettre explicative de Julie, écrite à St Preux après sa métamorphose. Voici comment elle présente sa nouvelle vie à son ancien amant :

Liée au sort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un père, par une chaîne indissoluble, j'entre dans une nouvelle carrière qui ne doit finir qu'à la mort. (249)

Le choix du vocabulaire indique enfermement, servitude, clôture. De la vie qu'elle commence, elle n'anticipe que la fin. Ce discours prolonge ainsi le discours négatif précédemment rencontré, et nous rappelle l'anéantissement qu'elle a souffert.

Le motif explicite de cette lettre est d'examiner le passé dans le but d'en tirer des leçons utiles à la future relation entre St Preux et elle-même. Ainsi, sur une vingtaine de pages, Julie s'engage dans une récapitulation analytique de leur relation amoureuse et de son propre développement identitaire. Pour ce faire, Julie se met obligatoirement dans la position double de sujet narrant et de sujet narré. Par la médiation réflexive, la distanciation de soi entre donc

en jeu, modifiant ainsi sa compréhension d'elle-même. En reconstituant l'histoire de leur amour, Julie reconstitue son identité, hors du néant où l'ont conduite les circonstances. Dans sa nouvelle situation, elle se forme de nouveau « un caractère », elle se refait une vie en la présentant à St. Preux. « Je crus me sentir renaître; je crus recommencer une autre vie », dit-elle – il s'agit des sentiments faisant suite à la révélation à l'église. (262)

Le principe le plus important sur lequel elle construit son argumentation est celui d'absence de conflits émotionnels. Elle nous apprend qu'elle ne supporte pas d'être déchirée par des sentiments contraires, sa lettre abonde en exemples de désordre émotionnel, de rétablissement d'équilibre par des décisions fermes, puis de nouveaux désordres. D'abord incrédule : « des sentiments si contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? » (232), Julie semble vivre dans un état de confusion constante. Ne pouvant plus se diriger selon ses propres instincts et sentiments, elle a l'impression de s'égarer constamment : « ... toutes mes facultés s'altèrent, [...] je me sentis tout autre au-dedans de moi... ». (258)

N'est-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même; d'avoir une règle pour ses actions, une autre pour ses sentiments; de penser comme s'il était sans corps, d'agir comme s'il était sans âme, et de ne jamais approprier à soi tout entier rien de ce qu'il fait en toute sa vie ? (267)

Finalement elle décide de mettre un terme à cette situation intolérable. Julie veut, selon ses propres paroles, « rectifier mes sentiments et ma raison ». (267) En établissant un ordre, c'est-à-dire en imposant un ordre interprétatif nouveau, elle établit un sens à son existence. Pour cela, il lui est nécessaire de trouver l'autorité inébranlable, la Vérité absolue, où il n'y a plus de doute ni de désordre. Il n'y a que l'autorité divine qui puisse répondre à un tel idéal et être à la hauteur des forces qui ont habité Julie jusqu'ici :

Une puissance inconnue sembla corriger tout à coup le désordre de mes affections et les rétablir selon la loi du devoir et de la nature. (260) [...] Rien n'existe que par celui qui est. [...] C'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. (264)

Sa conversion ou sa métamorphose se fait donc en quelque sorte à travers une aliénation, où Julie, s'étant déjà objectivée devant son propre regard, mobilise sa raison et se recrée une identité à l'échelle de la Perfection. Julie est venue à douter sérieusement du mode de connaissance intuitif qui privilégie les sentiments comme autorité absolue. La puissance des sentiments s'atténue dès qu'elle les analyse en observatrice neutre, c'est-à-dire : dès qu'elle commence à se comparer aux autres :

Quelle sûreté avais-je eue de n'aimer que vous seul au monde si ce n'est un sentiment intérieur que croient avoir tous les amants, qui se jurent une constance éternelle, et se parjurent innocemment toutes les fois qu'il plaît au ciel de changer leur cœur ? (262)

Cette fois, guidée par la raison, Julie espère gagner la sérénité, la tranquillité, la paix de l'esprit et du cœur.

Cependant, à la fin du roman, Julie avoue la futilité de son raisonnement. Elle admet l'impossibilité de vaincre la passion, car celle-ci ne dépend pas, comme Julie l'avait cru et espéré, de choix rationnels ni de décisions volontaires. Elle reconnaît la part d'illusion que recouvrait son projet de vie harmonieuse basée sur son choix rationnel ; l'inquiétude et le désordre émotionnel lui semblent maintenant les conditions *sine qua non* de la vie :

Malheur à qui n'a plus rien à désirer! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède
[...] Vivre sans peine n'est pas un état d'homme; vivre ainsi c'est être mort. (528)

Ce dernier revirement, au seuil de la mort, semble ramener Julie au point d'où elle était partie, et rendre aux sentiments le statut que la raison pour un temps leur avait ôté. Faut-il en conclure que c'est le premier discours, le discours irréfléchi qui est le signe le plus authentique de la vérité et de l'unité du Moi, et que la réflexion ne fait qu'égarer l'homme en l'opposant à lui-même ? Comme Rousseau l'a affirmé à maintes reprises ?

L'exemple de Julie nous a montré deux modes d'être ou deux modes de connaissance de soi : d'abord la saisie immédiate de soi, basée sur les sentiments spontanés, transmise dans et par *le discours irréfléchi*. Ceci est une sorte de loi intérieure qui échappe à toute intervention de la raison. L'identité reconstituée par la réflexion pose cependant une distance entre le Je (qui se saisit spontanément) et le Soi (qui passe par la réflexion). Selon ce dernier mode de connaissance, les arguments sont discutés et pesés ; c'est la saisie de Soi *en devenir*, transmise par *le discours réfléchi*.

Il serait cependant une erreur de rester sur cette apparente bipolarisation de l'identité en un pôle instinctif et un pôle réflexif. Rousseau, il est vrai, a revendiqué une vérité subjective, fondée sur le sentiment individuel. Seulement son œuvre littéraire et autobiographique nous montre *aussi* « le sujet dissemblable à soi », et présente les modalités de la scission de l'individu et ses effets sur la formation de l'identité. Par la médiation de l'histoire narrée, le Moi s'extériorise et apparaît comme moins identique à lui-même et plus susceptible d'ambiguïtés et de contradictions. La narration maintient les « pôles » identitaires dans un équilibre dynamique : l'opération narrative peut *fixer* le discours individuel, c'est-à-dire lui assigner une stabilité temporaire, qu'il soit sentimental ou rationnel. Mais en même temps elle *déstabilise* en quelque sorte le discours par son caractère dynamique, qui impose une modification continue et permet, sous un aspect temporel, la superposition de plusieurs vérités du Moi.

Julie a changé – et elle est la même. Elle maintient la foi en Dieu, l'Absolu, et malgré son erreur, elle assume pleinement les choix qu'elle a faits, ce qui transparaît nettement dans sa

dernière lettre où elle s'exclame : « Rendons grâces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle était utile. » (564)

Victime d'exigences différentes de son entourage, et en proie à des conflits intérieurs, Julie n'échoue pas parce qu'elle se trompe sur ses sentiments en sous-estimant leur autorité dans la définition de son individualité. Sa « faute » est de croire que cette définition doit reposer sur une vérité absolue. Et l'originalité de Rousseau est de montrer, malgré lui peut-être! les forces inconciliables qui existent dans l'homme, c'est-à-dire l'ambiguïté qui fait partie de notre condition d'hommes et de femmes modernes.

Bibliographie :

- Audi, P. 1997 : *Rousseau. Ethique et Passion*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Pichois, C. (éd.) 1998 : *Histoire de la littérature française : De l'Encyclopédie aux Méditations*. Paris : Flammarion.
- Rousseau, J.-J. 1959 : *Les Confessions*. Œuvres complètes I. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard.
- Rousseau, J.-J. 1967 : *Julie, ou la Nouvelle Héloïse*. Paris : Flammarion.
- Rousseau, J.-J. 1969 : *Emile*. Œuvres complètes IV. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard.
- Rousseau, J.-J. 1999 : *Dialogues. Rousseau juge de Jean-Jacques*. Paris : Flammarion.
- Starobinski, J. 1971 : *La transparence et l'obstacle*. Paris : Gallimard.